Jacqueline Nachbaur Junges

Fleurs et épines d'églantiers

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

http://www.publibook.com

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0116928.000.R.P.2011.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2012

« Les fleurs d'églantiers sont si belles et si odorantes !
Les épines sont redoutables,
il faut savoir les éviter, les apprivoiser
Ou encore apprendre à souffrir.
L'églantier c'est un peu comme la vie :
des joies et des peines »

Ma Tante Anna

À mes enfants
À mes petits-enfants : Lucie, Benjamin et Rémi

Première partie
À Metz – sous l'égide du Moni
Comme on construit son nid, on se couche

Ils avaient une adresse. Une adresse rien que pour eux et qui correspondait à un appartement : rue de Queuleu à Metz.

Tout s'était passé tellement vite : le retour d'Alphonse d'Algérie, le mariage, la recherche d'un emploi. Il ne souhaitait pas continuer son métier de menuisier pourtant, il était titulaire d'un brevet de compagnon !

Jacquie s'était même offert un miniblues avant mariage. Trois fois rien, seulement un peu de nostalgie pour bien souligner qu'elle quittait sa vie de jeune fille et que c'était un aller sans retour.

Jacquie et Alphonse ne savaient pas très bien pourquoi leur trajectoire les avait amenés à Metz. Mais ils avaient accepté avec enthousiasme l'appartement qui leur était échu en vertu d'un contrat entre papa Émile et le Moni. Ils avaient même carrément applaudi, lorsque maman Élise leur avait fait part de la proposition de l'oncle, que tout le monde appelait « le Moni ». Moni, signifie oncle, en Luxembourgeois, mais l'oncle Jean, véritable oncle du père de Jacquie, était pour tout le monde le Moni, une sorte de générique.

Cela suffisait à son identification et lui allait comme un gant.

Avec ce nom, il faisait chef de clan, celui qui inspire le respect, qui a du pouvoir ! Un homme plutôt redoutable : belle prestance, bon pied, bon œil. À quatre-vingts ans, il soignait son apparence avec minutie.

Le matin, il lui fallait un certain temps pour réparer les dégâts provoqués par la nuit. Pour dissimuler sa calvitie, il avait laissé pousser ses cheveux du côté droit. Avant la

mise en forme, ils tombaient formant un rideau clairsemé de près de… trente centimètres. Il les plaquait sur l'ensemble du crâne grâce à de l'eau sucrée, qu'il prenait à l'aide d'un peigne dans une écuelle destinée à cet effet. Une petite brosse lui servait ensuite à lisser sa moustache. Il ne lui restait plus qu'à relever les bretelles de son pantalon qui pendouillaient lamentablement, puis se redresser et rétablir ainsi l'image si caractéristique et impressionnante du Moni ; son front alors accusait des plis de sévérité. Il effectuait ces tâches délicates dans sa cuisine, face à la glace suspendue au-dessus de l'évier. Parce que Jacquie avait accès à cet endroit, en montant le pain ou les croissants, elle pouvait voir assez fréquemment l'envers du décor : la stature du Moni en négligé, mais c'était un privilège !

Avec lui habitait Anna qui n'était ni la tante de Jacquie, ni l'épouse de l'oncle, mais sa servante élevée un jour au rang de concubine et du même coup à celui de « tante » Anna. Depuis toujours, Jacquie ne lui reconnaissait que ce dernier statut.

Le Moni vivait de ses rentes qui devaient se composer essentiellement de l'immeuble de rapport qu'il possédait rue de Queuleu. Il comportait un magasin, en fait une épicerie, au rez-de-chaussée et huit logements dont il occupait l'un d'entre eux au premier étage. Pour entrer dans l'immeuble, il fallait franchir une vaste porte cochère. Ensuite un couloir tunnel traversait tout l'immeuble et donnait accès à la cour intérieure. Porte et couloir étaient encore dotés de chasse-roues en pierre datant du siècle passé, ils protégeaient la porte et les murs des chocs qu'auraient pu leur infliger les charrettes. Dans la cour cohabitaient des garages individuels, un immense hangar, une laverie et le petit jardin qu'entretenait tante Anna. Le hangar, loué à un réparateur de deux roues, servait également de refuge aux trois voitures anciennes

du Moni dont la Hotchkiss encore utilisée pour de rares déplacements.

Tante Anna était un personnage ineffable physiquement comme moralement. En la voyant pour la première fois, on pensait aborder un être revêche, mais ses yeux engageants, presque lumineux, invitaient aussitôt à prendre une chaise, un café, une délicieuse confiserie. On s'apprêtait à s'apitoyer sur sa silhouette compacte et lourde, lorsqu'elle vous surprenait en esquissant un pas de deux, comme ça, pour rien. Les médisants délicats disaient qu'elle avait l'air d'un pot à tabac, les méchants penchaient pour une barrique. Lorsque le Moni avait, à son égard, une attitude désobligeante, elle le remettait en place d'un regard sombre et d'une remarque acerbe, tout en lui filant un léger coup de coude dans les côtes et en clignant d'un œil. Elle pouvait aussi faire mine de lui lancer un de ses seins : un kilo neuf cent cinquante d'après la balance romaine qu'elle avait utilisée pour le peser. Et cela marchait, le Moni se calmait. Tante Anna aimait aussi s'occuper de son petit jardin, elle y entretenait des herbes aromatiques et des fleurs, mais chaque année elle fulminait contre l'églantier qui, dans un coin reculé fleurissait le premier et embaumait remarquablement le coin jardin et immanquablement elle disait :

« Il est agaçant et encombrant, mais je l'aime trop, regarde s'il est beau. Il est comme la vie : de belles fleurs qui sentent tellement bon et plein d'épines redoutables qu'il faut éviter ou apprivoiser. »

Jacquie approuvait. Elle ne savait pas grand-chose de cette tante, seulement ce qu'elle voulait bien laisser entendre, car elle était discrète. Elle avait été une cuisinière professionnelle et avait servi dans plusieurs maisons de la « grande société », elle en était très fière, mais surtout, elle avait conservé un instinct de la bonne cuisine qui était saisissant, l'oncle était encore toujours sous le charme. Le samedi, elle allait faire ses courses au

marché, elle rapportait un poulet de ferme, des œufs frais, des légumes et du beurre… toujours achetés chez les mêmes fermiers. Et elle transformait tout cela en potage, quenelles, choux farcis… d'une saveur inégalable. Par contre, on s'apercevait très vite, qu'elle n'avait jamais été femme de ménage, car chez eux le ménage était rarement fait sauf dans la cuisine, ailleurs c'était service minimum.

Mais quelle était donc la nature de ce « contrat » verbal passé entre son père et le Moni ? se demandait Jacquie. Son père aurait-il oublié que c'était ce même oncle qui l'avait trahi après son apprentissage de boucher en ne tenant pas sa promesse : l'engager comme boucher et lui céder son commerce à sa retraite ?

Sa mère lui expliqua le vaste projet conçu par le Moni : il avait proposé de louer, à Jacquie et Alphonse, l'appartement contigu au sien. Ses arguments étaient simples : « il croyait en l'avenir de ces deux jeunes ». Pourquoi ? C'était logique : dès l'âge de douze ans, Jacquie savait faire des pommes de terre rôties comme personne et elle avait certainement consolidé et diversifié ses connaissances culinaires et autres ! Quant à Alphonse, il avait une tête qui lui revenait. Et un métier qui laissait présager qu'il saurait s'occuper de l'entretien de la grande maison, en vertu de quoi le Moni songeait à faire de « ces deux jeunes » ses bénéficiaires testamentaires. Cette dernière clause ne devait pas leur être révélée, car ils devaient, bien entendu, faire leurs preuves. Même papa Émile était méfiant : chat échaudé craint l'eau froide. Quant à maman Élise, elle était totalement incrédule, et s'était empressée de révéler « à ces deux jeunes » les termes du pacte. Mais puisque le tonton se chargeait de refaire les peintures et selon leurs propres goûts, elle les incita vivement à accepter. Alphonse avait, par ailleurs, un emploi en vue : il s'agissait d'un poste de conseiller en

probation au tribunal de Metz. Cela expliquait aussi leur engouement pour l'appartement. Le Moni fit refaire les papiers et les peintures et fit mettre une plaque d'identité à l'entrée de l'appartement ainsi que sur la boite aux lettres. Jacquie s'aperçut, à cette occasion, qu'elle n'avait pas seulement changé de nom et de civilité, mais aussi de prénom : elle était devenue « Mme Alphonse Junges »… ce qui la rendit furieuse, mais, elle sut dissimuler son courroux. Tout était presque pour le mieux. La bétaillère de papa Émile reprit du service ; elle commençait à avoir une belle expérience en matière de déménagement – le Jeng accompagnait le convoi, un peu par curiosité cette fois – Alphonse avait eu le temps de fabriquer des meubles de cuisine et avait retapé le vieux coffre en chêne qui, depuis des lustres, était affecté à la nourriture pour cochons à Fixem. La chambre à coucher en chippendale put enfin être livrée – il s'agissait d'un cadeau de mariage de valeur – mais Jacquie ne supportait pas les meubles de chambre à coucher. Elle l'avait dit à sa maman mais, celle-ci ne concevait pas un jeune ménage sans ce type de meubles, probablement symbole d'un lien indestructible. De toute façon, les jeunes mariés n'avaient pas les moyens de faire la fine bouche.

Et puis, ils avaient bien d'autres centres d'intérêts, ils se connaissaient depuis près de cinq ans, mais n'avaient jamais vécu ensemble seuls. Ils avaient tout à découvrir. Cela se fit progressivement et en toute délicatesse. Ils avaient au moins un projet commun : devenir parents le plus vite possible et le mode d'emploi, qui accompagne une telle ambition, permettrait un rapprochement précieux pour aborder les autres questions. Jacquie ne fut pas surprise de découvrir qu'Alphonse partageait certains points de vue qu'elle avait déjà stigmatisés chez son père : la femme ne conduit pas la voiture, son rôle est d'élever les enfants, elle n'exerce pas de métier… Jacquie se

comporta telle celle qui n'entendait pas, elle avait, depuis l'expérience de sa mère, sa petite idée sur la question. Elle rechercha, dans la presse locale des offres de travail à durée limitée et à proximité de leur appartement et elle trouva.

Une annonce proposant un emploi de secrétaire pour un remplacement de six mois attira son attention. Elle s'y rendit, accompagnée de sa mère qui était en visite, et elle fut embauchée : en fait elle restera cinq ans dans l'entreprise. Lorsqu'elle annonça cette nouvelle à son mari, il fit grise mine, mais se contenta de dire :

— Tu n'es pas bien à la maison ? Et le bébé ?

— Mais de quel bébé parles-tu ? Il faut quand même neuf mois et là je n'ai pris d'engagements que pour six.

— Oui, mais les visites aux médecins ?

— Je trouverai le temps nécessaire. D'ailleurs, nous avons déjà vu trois spécialistes et j'ai fait de nombreux examens, tout paraît normal il faut que nous soyons un peu plus patients. Cela me ronge bien sûr et j'y penserai un peu moins si je suis occupée, qu'en penses-tu ?

— Tu as certainement raison. D'ailleurs moi aussi je vais probablement changer de travail, je devais en parler avec toi et tu m'as devancé.

— Ah ça alors ! quelle coïncidence ! de quoi s'agit-il ?

— On m'a proposé de devenir responsable de la Communauté d'Emmaüs à Peltre.

— Tu me surprends là et cela te plairait ?

— Je crois, il faut que j'y réfléchisse et que tu me donnes ton avis, mais, pourquoi pas ? Le bureau n'est pas tellement mon truc et au tribunal je suis quand même souvent obligé de faire des paperasses.

Jacquie et Alphonse connaissaient déjà les « compagnons d'Emmaüs », ils faisaient partie des « amis d'Emmaüs » grâce à un ancien copain de la JAC qui leur avait fait connaître cette structure. Jacquie trouvait qu'Alphonse était un peu jeune pour gérer le travail d'une